

11. Être aidé à juger correctement. L'obéissance.

Ce que je disais sur le jugement selon l'évangile concernant ce qui est bon pour nous est un aspect important qui, à mon avis, n'est pas assez mis en valeur ni dans la formation ni dans la préparation aux vœux et aux promesses.

Je me rends compte que 90 % des infidélités à une vocation et aux engagements qu'elle implique, tant dans la vie religieuse que dans la vie laïque, proviennent d'une erreur ou du moins d'une confusion de jugement sur ce qui est le mieux pour nous. De telles erreurs ou confusions de jugement nous arrivent aussi vis-à-vis des autres, et alors, surtout si on nous confie la formation ou la direction d'une communauté, nous risquons de faire des dégâts très graves. Si, par exemple, je suis au volant d'une voiture et que je suis convaincu qu'il est bon pour ma Fiat 500 de filer à 200 km/h, et en plus sur une route de montagne, cette erreur de jugement aura comme conséquence que moi et mes passagers finiront raides morts au fond de la vallée. Et si j'étais chauffeur de car, mon erreur de jugement pourrait mener une cinquantaine de personnes à la ruine.

Vous me direz qu'il faut être très stupide pour croire que l'on peut rouler à 200 km/h sur une route de montagne. Le vrai problème dans ces cas-là n'est pas la stupidité, parce qu'en tant qu'enfants ou avant d'être informés sur quelque chose, nous sommes tous essentiellement ignorants. Le vrai problème est le manque d'humilité qui pousse à croire que juger soi-même vaut mieux que demander conseil et faire confiance à l'expérience des autres, c'est-à-dire que ce que l'on pense et juge par soi-même est plus sûr que ce que l'on apprend.

Combien de dégâts sont causés par des supérieurs ou des formateurs qui n'ont pas la simplicité de demander, d'apprendre, d'écouter, afin de former un jugement droit sur ce qui est bon pour eux-mêmes, pour la communauté, pour chaque personne que nous rencontrons ! Malheureusement, dans la société humaine et souvent dans le monde ecclésiastique en particulier, les gens croient que moins ils ont à demander, à apprendre, à écouter les autres, plus leur responsabilité et leur autorité seront valorisées. C'est là toute l'importance de la synodalité, et c'est pourquoi la synodalité, avant d'être une affaire de pratiques, est une affaire d'humilité dans la recherche de la vérité et de la bonté de ce que nous jugeons, décidons et faisons.

Si nous comprenons cela, peut-être seulement après avoir fait l'expérience d'erreurs et de désastres causés par notre fière autonomie de jugement et de comportement, nous comprenons pourquoi le premier vœu que l'Église, et en particulier saint Benoît, nous demande de faire est le vœu d'obéissance.

Je ne sais pas s'il existe une définition plus concise et plus profonde de l'obéissance que celle que saint Benoît donne au début du chapitre 5 de la Règle : « Le premier degré d'humilité est l'obéissance sans délai. Elle convient à ceux qui n'ont rien de plus cher que le Christ, mus par le service sacré dont ils ont fait profession, ou par la crainte de l'enfer, et par le désir de la gloire de la vie éternelle » (RB 5,1-3).

Dans ces quelques versets il y a tout. Il y a tous les vœux et tous les engagements de notre vocation, mais aussi de chaque baptisé, dans n'importe quelle forme de vocation.

L'obéissance sans délai, sans mettre quelque chose entre ce qui nous est demandé et le « oui » qui l'accomplit, ne signifie pas automatisme, comme lorsqu'on appuie sur un bouton et que la machine se met en marche. Obéissance immédiate signifie en fait *liberté immédiate*. Car nous ne sommes pas faits pour fonctionner comme des machines mais pour choisir, pour choisir entre le oui et le non. Jésus nous le rappelle également : « Que votre parole soit “oui”, si c'est “oui”, “non”, si c'est “non”. Ce qui est en plus vient du Mauvais » (Mt 5, 37). S'il n'y a pas de liberté qui décide, qui choisit, il n'y a pas d'humanité. Le diable ne peut plus choisir de dire « oui » au Christ : il a choisi un « non » éternel et veut entraîner l'humanité entière dans ce rejet du Christ. Quelle triste figure font tous ces personnages de la politique, du spectacle, du monde de la pensée qui sont livrés comme des esclaves au pouvoir du mal au point de ne plus pouvoir dire oui au Christ, c'est-à-dire oui à la vérité, à la vie, à l'amour, à la vraie paix !

Combien il est donc important que nous vivions notre obéissance avec vérité et amour. Il ne s'agit pas du tout d'obéir pour que les choses fonctionnent bien, comme un train d'engrenage, comme un ordinateur. Non, il s'agit de dire oui au Christ avec une liberté constante, toujours renouvelée, à chaque occasion, même la plus menue.

L'obéissance, dit saint Benoît, « convient à ceux qui n'ont rien de plus cher que le Christ ». L'obéissance qu'il nous est demandé de cultiver est le oui des amoureux, la liberté des cœurs passionnés pour le Seigneur. Ne rien avoir de plus cher que le Christ correspond à ce que saint Paul dit aux Philippiens, mais tourné en positif : « Ils se préoccupent de leurs propres affaires, non pas de celles de Jésus Christ » (Ph 2,21). Chercher ce qui importe au Christ, c'est précisément n'avoir rien de plus cher que lui, rien de plus précieux que lui-même. On n'hésite pas à obéir, parce qu'avant de penser à son propre intérêt, on pense au Christ, on s'intéresse au Christ, on ne veut pas perdre le Christ, même si pour le Christ on devait perdre sa vie ou tout ce qu'on a ou l'espace autonome de sa liberté.

Nous vivons dans une culture dans laquelle chacun lutte pour sauver l'espace autonome de sa liberté sans se rendre compte que dans cet espace on est seul, on se retrouve sans amour, simplement parce que dans cet espace autonome, il n'y a pas de place pour les autres, il n'y a de place que pour soi-même. Pensons aux millions d'enfants avortés pour « sauver » l'espace de liberté de ceux qui devraient les accueillir. Quelle liberté vous reste-t-il sans ce fils ou cette fille que vous n'accueillez pas ? Il reste une liberté amputée de son destin d'aimer, privée de sa vocation à devenir amour, à s'accomplir comme la liberté de Dieu dans la charité, dans le don de soi du Christ à tous, en particulier aux plus petits et aux sans défense.

Je me sens toujours petit et disciple de ceux qui accueillent un enfant qui, par la maladie ou pour d'autres raisons, vient restreindre la liberté d'action, la liberté de pouvoir faire ce que l'on voudrait. Je m'incline et j'apprends, parce que là nous voyons que ceux qui disent ce oui se retrouvent avec une liberté infinie, la liberté d'aimer comme Dieu aime. La liberté pour laquelle nous faisons vœu d'obéissance.